



Photo : INDIANO (Jürgen Grosse), Section du Mur de Berlin, 1989-1990, NewMuseum, Washington, D.C.

LA CRISE DU SIDA À BERLIN (1980 À NOS JOURS)

URGENCE MÉDICALE, DISCOURS POLITIQUES
ET PRATIQUES MÉMORIELLES

ATELIER TOPOGRAPHIQUE D'HISTOIRE SUR LE TERRAIN POUR JEUNES CHERCHEUR.EUSE.S

Une collaboration entre le **Centre d'histoire de Sciences Po**, Paris (Elissa Mailänder), le **Centre Marc Bloch e.V.**, Berlin (Aurélie Denoyer) et le **Laboratoire ICT / Les Europes dans le monde**, Paris (Patrick Farges)

Atelier soutenu financièrement par l'Université franco-allemande (UFA) et la Cité du genre, IdEx Université de Paris, ANR-18-IDEX-0001.

Du 6 au 11 juin 2022

Centre Marc Bloch e.V., Friedrichstrasse 191, 10117 Berlin

Lundi 06 juin 2022

19h00 : Dîner-réunion de bienvenue et d'accueil

Mardi 07 juin 2022

- 09h15 : Tour de table, présentation de l'atelier. Constitution des groupes de travail thématique
- 10h30-14h00 : «**Sur les traces des militant.e.s et des victimes du sida**» randonnée topographique dans le quartier de Schöneberg avec Martin REICHERT (journaliste à la taz et militant LGBT*)
- 14h30-18h30 : «**Archiver et exposer le VIH**» : Visite du Schwules Museum avec Sophie LESPIAUX (doctorante en histoire, Université Paris Cité/ Centre Marc Bloch et collaboratrice bénévole aux archives du Schwules Museum) et Heiko POLLMEIER (historien, collaborateur à la bibliothèque du Schwules Museum, co-commissaire de l'exposition archIV. eine Spurensuche), suivie d'un atelier-archives.

Mercredi 08 juin 2022

- 09h30-12h00 : «**Berlin-Ouest, années 1980 - réagir dans l'urgence face au sida**», rencontre-débat avec deux «grand.es témoins», Dr. med. Jörg GÖLZ et Dr. med. Dorothea SCHLEEHAUF
- 14h00-16h30 : «**„Surely such an epidemic does not stop at the border”. HIV/AIDS in the GDR and East-Berlin**» : conférence et randonnée cycliste par Adrian LEHNE (doctorant en histoire à la Freie Universität Berlin)
- 18h30-20h30 : «**Documenter le sida par l'image**», ciné-club par Sarah KIANI (documentariste, anthropologue et historienne post-doctorante, Université de Neuchâtel/Centre Marc Bloch)

Jeudi 09 juin 2022

- 09h30-12h30 : Séance de travail collectif par les groupes de travail
- 14h30-17h00 : «**Frank Wagner (1987-2014), le passeur berlinois**», conférence de Thibault BOULVAIN (Assist. Prof. à Sciences Po, CHSP, histoire de l'art) à la Neue Gesellschaft für Bildende Kunst

Vendredi 10 juin 2022

- 09h30-12h30 : Séance de travail collectif par les groupes de travail
- 14h00-16h30 : «**Une crise mondiale, une approche globale**», débat avec Sébastien TREMBLAY (post-doctorant en histoire, Seminar für Geschichte und Geschichtsdidaktik, Europa-Universität Flensburg)
- 18h00-19h30 : «**'Temporairement immortel' (M. Wirz). Le VIH/sida dans la littérature germanophone contemporaine**», conférence-lecture de textes par Jean-François LAPLENIE (maître de conférences, littérature germanique)
- 20h30 : Dîner de clôture

Samedi 11 juin 2022

- 09h30-13h00 : Restitution par les groupes de travail et consignes pour la rédaction du rapport final.

RAPPORT de l'atelier topographique d'histoire sur le terrain pour jeunes chercheur.e.s

La crise du sida à Berlin (1980-2020) : urgence médicale, discours politiques et pratiques mémorielles

Lundi 6 juin – Samedi 11 juin 2022

Une collaboration entre le Centre d'histoire de Sciences Po, Paris (Elissa Mailänder), le Centre Marc Bloch e.V., Berlin (Aurélie Denoyer) et le Laboratoire ICT / Les Europes dans le monde, Paris (Patrick Farges)

L'actualité épidémiologique et les défis posés à la santé publique incitent à réexaminer l'histoire d'une autre pandémie, celle du VIH/sida. En 1981, une forme particulière de pneumonie est diagnostiquée, d'abord aux États-Unis, puis en Europe, notamment chez les hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes, provoquant, pour des années, une « épidémie de signification » (Paula Treichler, 1987). Puis, au milieu des années 1980, en Amérique du Nord et en Europe occidentale, l'épidémie du VIH/sida se propage de manière exponentielle. Les médias évoquent dans un premier temps un « cancer gay », puis la « maladie des 4 H » (héroïnomanes, Haïtiens, homosexuels, hémophiles), stigmatisant ainsi certains groupes sociaux. Dans un tel contexte de « panique sexuelle » et d'urgence médicale, sanitaire et sociétale, le milieu associatif et militant, les arts et la littérature mais aussi l'activisme culturel ont constitué des pôles de résistance et de solidarité, en réponse à l'action des pouvoirs publics, à l'impuissance de la médecine et aux discours et pratiques d'exclusion et de stigmatisation. La perspective proposée dans le cadre de cet atelier topographique était donc d'interroger le VIH/sida comme phénomène multiple et croisé.

Le VIH/sida se caractérise par une forme de paradoxe : si les discours médiatique et scientifique des années 1980-90 ont fortement marqué les sociétés occidentales, et plus particulièrement les grandes agglomérations urbaines, la transmission de la mémoire de cette crise est, jusqu'à nos jours, complexe et les réflexions interdisciplinaires, au croisement des sciences humaines et sociales, des sciences naturelles et de la médecine, commencent seulement à s'imposer. À ce titre, le cas berlinois est apparu comme un important nœud européen, voire transatlantique.

Ville-palimpseste, Berlin incarne comme peu de lieux la séparation Est/Ouest, dont elle garde des traces vives. Après avoir d'abord nié l'épidémie comme « phénomène capitaliste » et loué le mur comme protection sanitaire, la République Démocratique Allemande (RDA) a mis en place une

politique de traçage des malades et de leurs contacts, que seule une dictature avec un système de santé centralisé rendait possible. Prônant une morale sexuelle conservatrice comme meilleure protection contre le virus, une première exposition sur ce thème était organisée au *Deutsches Hygiene-Museum* de RDA en 1988. À l'Ouest, en République Fédérale d'Allemagne (RFA), certaines figures politiques, comme la ministre fédérale de la Santé de 1985 à 1988, Rita Süßmuth, ont défendu une politique de prévention active. En revanche, le climat politique général durant le mandat du chancelier chrétien-démocrate Helmut Kohl demeurait hostile, conduisant à une stigmatisation des malades. Dans cet État qui n'avait toujours pas abrogé le « paragraphe 175 » criminalisant l'homosexualité entre hommes âgés de moins de 21 ans, l'exposition au VIH et sa transmission étaient poursuivies pénalement. Ainsi, en 1989, la chute du mur, encore perçue comme inconcevable quelques mois auparavant, a fait de Berlin un carrefour de politiques publiques divergentes et de communautés LGBT* qui vivaient la crise du VIH/sida de manières très différentes.

L'atelier topographique avait pour objectif d'allier des conférences thématiques et des déambulations dans l'actuelle capitale allemande, placées sous le signe de la mémoire de cell·eux qui ont lutté, vécu et choisi de parler de la crise du VIH/sida. Il s'adressait à des doctorant·e·s et post-doctorant·e·s issu·e·s des humanités, des sciences sociales et de la médecine afin d'encourager un dialogue interdisciplinaire. L'ambition était de faire intervenir, d'une part, des spécialistes d'une sociohistoire culturelle du sida ; d'autre part de rencontrer des expert·e·s (médecins, muséographes, travailleurs sociaux/travailleuses sociales) et de visiter des lieux emblématiques. Ainsi, les participant·e·s pouvaient se confronter à des registres de narration et des récits mémoriels différents, au travers d'interventions de personnes aux profils divers, portant alternativement des formes de savoirs-experts et de savoirs-militants. Aux différents registres narratifs correspondaient souvent des lieux spécifiques, ce qui permettait aussi d'aborder la question des (in)visibilisations dans l'espace urbain.

Prélude : randonnée topographique

Lors de la randonnée topographique avec **Martin REICHERT** (journaliste à la *taz* et militant LGBT*), la narration communautaire sur la maladie était fortement ancrée dans la géographie berlinoise. Elle se caractérisait par un ton particulièrement positif, où la résilience solidaire dépassait le tragique de l'épidémie.

La mémoire collective au sein du quartier de **Schöneberg** s'appuie sur une chronologie historique de la communauté gaie masculine et lesbienne dans la longue durée, qui va du Berlin des années folles à la crise du VIH/sida. Le cimetière *Alter St.-Matthäus-Kirchhof* représente ainsi un

lieu de forte charge émotionnelle qui s'inscrit, jusqu'à nos jours, dans un quartier encore caractérisé par une vie *queer* active. Le **Café Finovo**¹ du cimetière, où nous avons déjeuné, est une sorte d'« hétérotopie » à la Foucault. Entre « *Kaffee, Kuchen, Blumen* » (café, gâteau, fleurs), ce lieu a comme devise « *fin & novo* » (fin et nouveau départ) et offre consolation et solidarité. Comme le soulignait Martin Reichert, il s'agit là de l'un des premiers « cafés-cimetières » en Europe, fondé en 2006 par un militant.

Par sa seule existence à l'entrée d'un cimetière protestant, le café rompt avec le processus de deuil traditionnel. Le cimetière et son café servent en effet de mémorial et de « contre-lieu ». Le mouvement gai et les activistes du sida se sont réappropriés un espace social, reconquéant ainsi une visibilité. Le fait de « Danser sur les tombes » visait à compenser les stigmatisations, persécutions et violences vécues au quotidien. Ainsi, les tombes joyeusement décorées contribuent – jusqu'à aujourd'hui – à dépasser certaines frontières anthropologiques de la mort, certains rituels funéraires et pratiques mémorielles.

Sans doute le sida a-t-il bouleversé le rapport à l'intimité et au deuil. La maladie comme le deuil sont ici une affaire intime qui se vit en société. Dès lors, l'homosexualité, comme le sida sont des faits politiques. Les discours militants des années 1980-90 ont été une réaction à une multitude de violences homophobes et sérophobes, cimentant en retour une communauté affectée de survivant.e.s et de combattant.e.s.

Le *Schwules Museum* (musée gai)

La présence depuis 2013 du *Schwules Museum* dans ce même quartier de Schöneberg est un autre symbole de l'activisme LGBT*. Fondé historiquement en 1985 dans le quartier de Kreuzberg, le *Schwules Museum* et ses archives se voulaient d'emblée un lieu de documentation d'œuvres artistiques et de témoignages non issus de la société majoritaire. Ce lieu est aujourd'hui l'un des principaux centres à l'échelle internationale pour l'étude et la préservation de la diversité sexuelle et de genre. Créé à l'origine pour donner un ancrage à l'histoire et à la culture des hommes gais et à leur mouvement d'émancipation, mais aussi à leur(s) histoire(s) d'exclusion, la mission du musée est intrinsèquement liée à l'épidémie du VIH/sida.

L'exposition et l'archivage d'objets liés au VIH/sida contribuent à rendre visible, tant au niveau matériel qu'émotionnel, l'histoire de la maladie et des personnes concernées. **Heiko POLLMEIER** (*Schwules Museum*), historien et bénévole de longue date au sein de cette institution, s'est fait l'écho d'une question récurrente et posée en ces termes par un visiteur de l'exposition

¹ Sur le café, voir <http://www.cafe-finovo.de/> [consulté le 10/06/2022].

Infektiös (1992-93) dans le livre d'or : « Chèr·e·s ami·e·s, vous considérez-vous comme un musée du sida ou un musée gai ? Ou est-ce pour vous la même chose ? » Les mécanismes de stigmatisation, de catégorisation et de panique morale, notamment liés à des formes d'ignorance initiale des modes de transmission et des caractéristiques virales et épidémiques, ont donné lieu à des réponses de la part des premièr·e·s concerné·e·s. La fonction accumulatrice du musée a en effet une dimension particulière : il est aussi un conservatoire pour des objets et archives ayant appartenu à des morts, souvent jeunes, de la maladie. Et dès 1986, des militant·e·s de Berlin-Ouest commençaient ce travail de collecte de fonds privés.

Quel rapport sensible ce musée entretient-il avec cette histoire ? La façon dont Heiko Pollmeier déambulait dans les réserves remplies d'artefacts a su créer un affect, une émotion toujours intacte, qui démontre qu'il est important de construire un récit personnel, intime et communautaire rendant justice aux expériences vécues par les acteur·e·s. C'est certainement là l'une des spécificités de ce musée, porté par des individus intimement liés à l'histoire qu'ils entendent y conserver. Qu'il s'agisse d'une veste en cuir portée lors de manifestations de lutte contre le sida ou des photographies d'Alf Bold (1946-1993) prises par Annie Leibovitz : l'intime permet de rendre sa complexité à l'histoire « avec sa grande hache² ». Le dernier objet emblématique a été le coffret du photographe Jürgen Baldiga (1959-1993) : habillé de fausse fourrure rouge, il contient, pris dans la résine, un morceau de syndrome de Kaposi de l'artiste, surplombé d'une reproduction du buste du David de Michel-Ange. L'œuvre, transformée en reliquaire, constitue une trace tangible de la maladie. L'objet est de surcroît placé sur un socle comportant une plaque métallique, avec l'inscription « Souvenir », dont émane une certaine fierté.

La visite du musée a permis de mesurer la richesse des fonds, tout comme l'incommensurabilité du travail d'identification, de dépouillement, de classement et de documentation des collections qu'il reste à accomplir.

Ensuite, **Morgan LESPIAUX** (Université Paris Cité/CMB) a présenté, dans un appartement légué au *Schwules Museum*, l'exposition *arcHIV. Eine Spurensuche* (*Schwules Museum*, 2021-2022), qui consistait à chercher les traces du VIH/sida au sein des collections du musée. C'était aussi l'occasion de revenir sur l'historique des expositions du *Schwules Museum* traitant du VIH/sida. Les premières, *Übers Sofa – auf die Straße!* (Au-dessus du canapé – dans la rue !), organisée à la *Neue Gesellschaft für bildende Kunst* (nGbK) en 1990, et *Infektiös*, au *Schwules Museum* en 1992-1993, étaient des expositions d'artistes gais travaillant sur leur propre expérience de la maladie. La manière dont ces expositions ont été pensées nous ont amené à discuter de l'évidente superposition initiale (et

² Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1988, p. 24.

de la confusion) entre histoire gaie et histoire du VIH/sida, comme si l'épidémie, son souvenir et son récit, concernaient uniquement la population homosexuelle et ignorait les autres populations touchées.

Dans son exposé, Morgan Lespiaux a également mis en relation la transformation progressive du projet initial du musée à partir des années 2010. Il s'ouvre (enfin) à une plus grande diversité d'identités et de communautés, en incluant notamment l'histoire et les voix des lesbiennes et des personnes trans* et *queer*. Les nouvelles expositions sur le VIH/sida se montrent attentives à inclure d'autres groupes sociaux, tels que les consommateur·rice·s de drogues, et prennent en compte les enjeux internationaux ou liés aux migrations. Le *Schwules Museum* est également partenaire d'un projet d'archives orales du sida à Berlin (*Berliner AIDS Oral History Sammlung* ou *BAOHS*) dans le cadre de l'*European HIV/Aids Archive (EHAA)*, qui doit un jour refléter la diversité des expériences³. Ainsi, les expositions *HIVstories: Living Politics* en 2019 et *archIV. A Search for Traces* en 2021-2022 font voir et entendre une multiplicité de vécus, de récits et incluent une forme de réflexivité sur la constitution des collections.

Le secours médical de la première heure

Dans leur travail de production discursive, individus et groupes contribuent à créer des liens de solidarité, mais aussi, parfois, des exclusions et des invisibilisations. Ces solidarités se matérialisent en divers endroits : dans les domaines discursif et politique, tout comme dans les expériences vécues. **Dr. med. Jörg GÖLZ** et **Dr. med. Dorothea SCHLEEHAUF**, médecins à la retraite, nous ont ainsi présenté les mesures d'urgence mises en place pour faire face à la maladie, avec une ouverture et un engagement initial vers plusieurs groupes et individus, comme les utilisateur·rice·s de drogues et les travailleur·euse·s du sexe. Pour autant, ces témoignages d'experts nous ont aussi montré comment, dans la construction des solidarités entre groupes touchés par la maladie en lien avec le corps médical, des stéréotypes ont joué un rôle prépondérant. En effet, le pouvoir médical, traditionnellement autoritaire et paternaliste envers les patient·e·s, norme et dirige les comportements à adopter ou à exclure, et choisit de soigner, ou non, certains corps.

Qui plus est, le pouvoir médical est souvent un allié redoutable du « bio-pouvoir » qui s'exerce sur la vie et la mort des corps et des populations à soigner et à contrôler. Les individus séropositifs rencontraient dans les années 1980 à Berlin-Ouest de nombreuses difficultés pour accéder aux soins et faisaient face à des discriminations de la part des professionnel·le·s des structures de santé qui, pour la plupart, refusaient de traiter ces personnes par crainte de contagion.

³ Voir <https://www.schwulesmuseum.de/oral-hivstory/> [consulté le 26/08/2022].

En discriminant et en excluant des parcours de soins ces corps « déviants », le pouvoir médical a rejeté les individus séropositifs aux marges de la société et de la vie. Dans le contexte de crise du VIH/sida s'est développé dans un hôpital à Schöneberg, le *Viktoria-Auguste-Krankenhaus*, un protocole de traitement à visage humain, qui a marqué l'histoire.

Avant l'arrivée des trithérapies (1996), les traitements existants provoquaient de nombreux effets secondaires, nécessitant des consultations médicales voire des hospitalisations prolongées. Le « stade sida » de la maladie signifiait le développement, chez les personnes immunodéprimées, d'une multitude d'infections opportunistes qui pouvaient devenir très sérieuses. Si les premiers antirétroviraux, toxiques, sont arrivés à la fin des années 1980, les effets et symptômes induits par ces produits représentaient, paradoxalement, un frein au traitement. Les personnes malades étaient en effet réticentes à débiter un traitement et elles ne souhaitaient pas, par une hospitalisation synonyme d'isolement, se couper de leur entourage. Pour faire face au problème, des médecins et soignant·e·s, s'identifiant en majorité – mais pas en totalité – comme homosexuel·le·s, ont conçu un modèle novateur de prise en charge : le « **modèle de Schöneberg** », du nom du quartier où étaient principalement implantés les cabinets partenaires. Inspiré du fonctionnement de l'hôpital général de San Francisco, où la collaboration entre médecins hospitaliers et soins infirmiers de ville semblait particulièrement probante, cette coopération permettait aux personnes séropositives de bénéficier d'une continuité des soins à domicile et d'une prise en charge rapide à l'hôpital en cas de besoin. L'avènement de ce modèle a contribué à progressivement transformer la relation médecin-patient. D'une part, la construction du modèle par les médecins, en prenant en compte le vécu des patients (discrimination, solitude, vulnérabilité), a permis d'ouvrir un dialogue. D'autre part, la volonté de rester chez soi malgré le traitement témoigne d'une autonomisation des patients et d'un désir de se réapproprier un quotidien avec la maladie.

Qu'en était-il à Berlin-Est ? Comment la société et l'État ont-ils réagi à l'épidémie ?

De l'autre côté du rideau de fer

Les deux Allemagnes des années 1980 (et en particulier Berlin) représentent un cas emblématique de présence physique d'une frontière dans un contexte de guerre froide. En mettant en lumière la quasi-absence de contacts entre l'Ouest et l'Est, **Adrian LEHNE** (Freie Universität Berlin) a montré, en parcourant à vélo plusieurs lieux emblématiques de la vie associative gay et lesbienne dans Berlin-Est, une *autre* histoire du VIH/sida.

En RDA, une rumeur s'est répandue selon laquelle la propagation du VIH était une arme biologique créée par des laboratoires au service du Pentagone et répandue à dessein afin de décimer de larges pans des communautés homosexuelles et africaines. Cette « *fake news* » était au cœur d'une

vaste campagne de désinformation intitulée « *Operation Infektion* », créée par la police politique soviétique, le KGB, et relayée en RDA par la Stasi. Le bio-pouvoir visant à assurer la pérennité de la RDA et de son idéologie communiste a participé de cette campagne de désinformation afin de ternir l'image de l'ennemi capitaliste. La diabolisation devait en retour renforcer la loyauté envers le régime politique de RDA afin de réduire la tentation de se rebeller ou de franchir le mur.

Cette configuration politique a favorisé la mise en place de formes spécifiques de solidarités rarement vues ailleurs, comme par exemple la collaboration entre groupes homosexuels et l'État, ou l'ouverture de certaines églises protestantes aux militant·e·s. Concomitamment, l'absence de trace visible dans l'espace urbain est-berlinois met en lumière l'importance du récit historique. En effet, les lieux de rencontres de la communauté gaie, ainsi que les lieux où se réunissaient organisations ou groupes d'activistes est-allemands sont peu visibles dans le Berlin d'aujourd'hui. Contrairement aux activistes gais et lesbiennes à l'Ouest, qui luttèrent contre l'invisibilité et pour une reconnaissance sociale et politique, dans la dictature est-allemande, qui ne criminalisait certes plus l'homosexualité mais surveillait de près la sexualité de ces citoyen·ne·s, beaucoup de choses se jouaient dans l'espace privé.

Activismes culturels en Europe et outre-Atlantique

Deux intervenants nous ont permis de dépasser la délimitation de l'histoire du VIH/sida au strict cadre berlinois et à une période chronologique restreinte.

En présentant le travail du commissaire d'exposition indépendant Frank Wagner (1958-2016), **Thibault BOULVAIN** (Sciences Po, CHSP) a révélé plusieurs formes d'activisme artistique en lien avec la maladie (et ce dans une temporalité spécifique), qui ont façonné des jeux de transfert et de circulations symboliques entre Allemagne de l'Ouest et États-Unis. Avec ses expositions comme « *Vollbild AIDS* » (Le sida en plein-écran) de 1988 et la série d'expositions plus récentes en trois parties « *Love Aids, Riot Sex* » (2013/2014), portant sur les liens entre sida et activisme, Wagner fut un véritable passeur transatlantique. « *Vollbild AIDS* » fut la première exposition artistique en Europe consacrée au sida. Elle fut montée à Berlin-Ouest, à la *neue Gesellschaft für Bildende Kunst* (nGbK). Pourtant, malgré son réseau personnel étendu, Wagner peina à l'époque à trouver des artistes allemands prêts à exposer leurs travaux sur le sida. Séropositifs, ils craignaient une stigmatisation par la société majoritaire mais aussi par les galeristes et collectionneur·euse·s. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'exposition de 1988 montre les œuvres d'un grand nombre d'artistes étatsunien·ne·s. Toutefois, avec cet événement, Wagner a réussi à donner une visibilité publique au sida et une voix aux artistes séropositifs européens.

Sébastien TREMBLAY (Europa-Universität Flensburg), en analysant la récupération et la circulation transatlantique de symboles de la persécution nazie, en particulier le triangle rose, a cherché de son côté à reconstruire, dans une forme d'histoire globale, la circulation des connaissances, les emprunts stratégiques et les répertoires symboliques et mémoriels dans les milieux militants liés au sida. Dans ce champ d'interactions discursives, à partir du moment où les discours produits par les communautés se sont multipliés, les identifications individuelles possibles devenaient nombreuses et difficiles à suivre et à tracer. C'est la raison par laquelle la position du sujet à l'intérieur de ces communautés discursives reste toujours problématique. Dans une perspective intersectionnelle, le sujet peut ainsi, en rapport avec son positionnement social et culturel, s'identifier avec une ou plusieurs productions discursives et pratiques communautaires ou, au contraire, rester marginalisé, exclu, ou désintéressé.

« **Temporairement immortel** » (Mario Wirz). **Le VIH/sida dans la littérature et le cinéma germanophones**

Enfin, les exemples littéraires et cinématographiques nous ont confronté·e·s à des récits subjectifs et intimes de la maladie. En particulier, le statut même du texte littéraire a permis d'interroger le rapport entre témoignage, pratique artistique, écriture individuelle et réappropriation communautaire par l'écriture et l'art.

Au plus fort de la crise, dans les années 1980-90, la saturation de l'espace public par des discours sur le VIH/sida semble avoir empêché la réflexion historique. Pour le ciné-club de l'atelier, **Sarah KIANI** (Université de Neuchâtel/CMB) avait choisi des extraits de films réalisés plusieurs années *après* cette période de saturation, montrant le désir de transmission de ce qu'a représenté la crise du VIH/sida dans la vie des personnes touchées par la maladie : malades, parents, compagnons, ami·e·s. Le film *Mein wunderbares West-Berlin* (2017) de Jochen Hick (né en 1960) se présente ainsi comme un objet complexe mêlant archives visuelles et reconstitutions narratives par des témoignages. Cet effet de mise en récit peut sembler confus mais il fait intégralement partie de l'expérience cinématographique et fait du film un moment mémoriel fort, support de discussions riches. Par sa transmission de connaissances et d'expériences individuelles et collectives racontées par des témoins, le film remplit une fonction d'archive et de preuve.

Cependant, le manque de références données par le cinéaste sur l'identité des personnes représenté·e·s et sur les *rushes* filmés entre 1980 et 2017 suscite au moins deux niveaux de réception. Pour celle·ux d'entre nous qui ne les (re)connaissaient pas, le film a pris une dimension universelle : il représente la crise du VIH/sida dans le monde occidental. Pour celle·ux qui les (re)connaissaient, le film a constitué un moment mémoriel plus personnel, plus situé et plus intime. Il

illustre également l'assimilation entre histoire gaie et histoire du VIH dans le monde occidental, d'autant qu'il a été présenté parallèlement à *Out in Ost-Berlin: Lesben und Schwule in der DDR* (2013), où la thématique du VIH semble singulièrement absente et qui se concentre sur les mobilisations gaies et lesbiennes à Berlin-Est. L'histoire gaie et l'histoire du VIH/sida, si elles se recoupent, ne se confondent pas : le recul actuel sur l'histoire du VIH/sida et sa mise en narration permettent une intégration consciente de la diversité des vécus des acteur·rice·s historiques. Cela introduit une démarche analytique, mais sensible aux affiliations politiques, ethniques, de genre et de classe.

Dans le deuil et la mort, aspects centraux de l'épidémie, il existe une violence liée à la mémoire. Avec la mort physique arrive la mort de l'image, de ce que la personne représente et de la place, vide, qu'elle finit par occuper. La littérature germanophone dite « du sida » est apparue, lors de l'intervention de **Jean-François LAPLENIE** (Sorbonne Université, Paris), accompagné du traducteur **Jeffrey TREHUDIC**, comme la manifestation d'un manque de deuil pour donner de la place aux violences et aux souffrances causées par la maladie, mais aussi pour revendiquer temporairement l'immoralité que l'on retrouve, p. ex., dans l'ouvrage autobiographique de Mario Wirz (1956-2013), *Es ist spät, ich kann nicht atmen. Ein nächtlicher Bericht* (Il est tard, je ne peux plus respirer. Un compte rendu nocturne, 1992). Par le *je* et le *moi*, l'auteur affirme sa présence, s'oppose activement à la mort de l'image et inscrit, à travers une hétérotopie sonore, son corps dans la littérature de témoignage. L'intime désigne ce que nous offrons à autrui de notre propre gré, et c'est le cas de l'autobiographie *Schweine müssen nackt sein. Ein Leben mit dem Tod* (Les porcs doivent être nus. Une vie avec la mort, 1991) de Napoleon Seyfarth (1953-2000), où il dévoile ses pensées secrètes et se met à nu face au lecteur, comme le fit Ikarus (1965-1992), décédé à 26 ans, premier gai à aborder ouvertement la maladie en Allemagne de l'Ouest, en refusant de couvrir ses tâches de Kaposi devant l'appareil photographique d'Inès de Nil.

L'atelier a fait émerger un besoin de rendre visible des lieux et récits périphériques par rapport à ceux portés par les médias et les discours politiques et médicaux dominants, afin de produire un discours mémoriel intégrant la diversité des vécus et parcours avec le VIH/sida.

CONCLUSION

Durant la semaine, la question du pouvoir a été centrale ; elle a constitué un fil rouge des échanges et discussions. Certaines personnes et certains groupes sociaux avaient la possibilité d'évoluer et de prendre la parole dans des espaces visibles et reconnus, en interaction avec d'autres corps constitués (corps médical, institutions politiques, médias) ; d'autres ont continuellement subi un processus d'invisibilisation et de marginalisation. Cela nous a conduit à nous interroger collectivement sur la

signification des absences : absences de communautés et absences de solidarité. Lorsque l'on se penche sur la façon dont la notion de communauté a été abordée au cours des différentes interventions, un constat s'impose : les hommes gais, bisexuels ou autres hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes, majoritairement blancs, ont été longtemps au centre des discours. Comme la majorité des cas de VIH/sida a été diagnostiquée dans cette population, la forte présence de ce groupe était certes compréhensible, mais elle a parfois passé sous silence le fait que d'autres catégories de personnes étaient également particulièrement touchées par l'épidémie.

Dans nos imaginaires, par le truchement des luttes menées depuis le milieu des années 1980, un lien immédiat est fait entre crise du VIH/sida, communauté et solidarité. Or il semble, à l'issue de l'atelier, que ces liens de solidarité doivent être interrogés : de quelles communautés parle-t-on ? De quelles solidarités ? Comment sont-elles construites depuis les discours et à partir de quelle matérialité ?

Tout d'abord, bien qu'il ait souvent été question de « communauté homosexuelle » ou « des homosexuel·le·s », les lesbiennes étaient, de fait, rarement incluses dans la désignation. C'est particulièrement frappant dans les discours sur la solidarité. Or, nous avons vu que des lesbiennes ont soigné les gais dans la maladie et qu'elles les ont accompagnés jusqu'à la mort. De plus, les travailleurs et travailleuses du sexe, les utilisateur·rice·s de drogues, les hémophiles et autres personnes ayant reçu des transfusions de sang contaminé, et même les hommes cisgenre hétérosexuels, pour ne nommer que ces groupes, ont aussi été touché·e·s par le VIH/sida, sans que leur mémoire soit vive. Et si les gais se sont souvent mis en avant, on constate qu'ils sont souvent présentés comme formant une communauté homogène. Or il existe une diversité importante au sein de cette population (majoritairement blanche). Les marginaux parmi les marginalisés restent ainsi les grands absents du discours sur l'histoire de l'épidémie du sida à Berlin. Finalement, l'absence la plus marquante durant l'atelier a peut-être été celle des personnes atteintes elles-mêmes. Pourtant, l'une des leçons les plus importantes de la crise mondiale du VIH/sida est la réappropriation du pouvoir par les personnes touchées. Cette absence témoigne de la fragilité de cet acquis.

Soulignons pour finir que nos réflexions se sont principalement concentrées sur la production discursive puisque nous avons abordé cette thématique particulière, non pas en tant que personnes concernées, mais en tant qu'individus – chercheuses et chercheurs – ayant accès à diverses narrations, produites soit par des voix extérieures aux groupes directement concernés, soit par des reconstructions intellectuelles postérieures. Nos échanges ont fait émerger l'importance d'une actualisation de la mémoire de la crise du VIH/sida et d'une transmission toujours plus tournée vers la démarche intersectionnelle.



Maelle BIJOUX (Sciences Po/CMB), Elisa BOYER (Université Paris-Saclay), Riccardo BULGARELLI (EUI Florence), Renaud CHANTRAINE (Aix-Marseille Université), Halimatou DIALLO (Université Assane Seck, Ziguinchor), Aurélie DENOYER (CMB), Maëva DOS SANTOS (Aix-Marseille Université et Hôpital Sainte-Marguerite, Marseille), Patrick FARGES (Université Paris Cité), Mariane FOURNIER (Université de Montréal), Rebecca HEINRICH (Albert-Ludwigs-Universität Freiburg), Jeong JIWON (Université Paris Cité), Simon KESSLER (Sciences Po/CMB), Morgan LESPIAUX (Université Paris Cité/CMB), Florence LHOTE (Université de Bretagne Sud, Lorient), Elissa MAILÄNDER (Sciences Po), Marie MUHLMAYER (Université Lumière Lyon 2), Mathias QUERE (Université Toulouse Jean Jaurès), Anthony RAYNAL (Université de Montréal & Sorbonne Nouvelle, Paris), Lucas SAMALTANOS (Université nationale et capodistrienne d'Athènes), Todd SEKULER (Humboldt Universität zu Berlin).

L'atelier a été soutenu financièrement par l'Université franco-allemande (UFA), la Cité du Genre (IdEx Université Paris Cité, ANR-18-IDEX-0001) et le Centre Marc Bloch e.V.